Barbie Tahrir

Péguy-Pasolini #02

Péguy, dans *Notre Jeunesse*, veut croire qu'il y a des générations intermédiaires, des générations de passage. Dès l'enfance, je soupçonnais que mes camarades et moi, nés au début des années 1960, serions de ces générations-tampons qui n'ont d'autre choix que d'amortir, douloureusement et parfois cruellement, le choc titanesque des époques. Mais, dès l'enfance aussi, j'éprouvais une difficulté à comprendre, à appréhender, et, dès lors, à utiliser le concept de « génération ». Je me souviens très bien que je demandais aux enseignants de bien vouloir me dire combien d'années durait une génération. Le dictionnaire de l'Académie française dans ses éditions de 1932 et de 1835 évoquait une période de trente années. Celui de 1986 n'en dit plus rien. Combien d'années désormais durent ces générations, empilées les unes sur les autres ?

Nous sommes la génération floue.

Qu'avons-nous à envier aux générations précédentes et qu'avons-nous à défendre de ce qu'ont connu, promu, sauvé les générations précédentes ?

On répondrait facilement, unanimement, automatiquement : la liberté.

Mais la liberté, c'est plutôt la génération qui précédait la génération précédente qui l'a défendue et qui l'a sauvée.

Mais alors quoi ?

Eh bien, la liberté de mœurs.

Le principal gain, la principale bataille gagnée par ces « chevelus » que brocardait Pasolini, c'est la liberté sexuelle et la liberté de mœurs et, au-delà de toute autre liberté, c'est celle-ci qui est désormais menacée, visée, atteinte, blessée.

Les atteintes nouvelles, dénoncées, nouvellement dénoncées ou pas encore dénoncées, à la liberté de mœurs se manifestent, d'abord subrepticement, puis, soudainement ou non, massivement, contre les femmes. Il faut d'abord contraindre les femmes dans leur liberté pour parvenir à contraindre l'ensemble de la société. C'est une règle immuable des réactions et des fascismes. Les femmes sont à l'avant-garde des victimes des fascismes de tout ordre, et autres intégrismes, fondamentalismes, traditionalismes, etc., qui sont tout autant de fascismes. Je préfère utiliser le terme « fascisme », certes, au risque de confusions historiques, car, préférer le terme

« fascisme » aux autres termes, c'est placer d'emblée le débat et l'enjeu sur un terrain politique, idéologique et économique, plutôt que supposé religieux, culturel, ou pire encore, « civilisationnel ». Ceux qui crient à une guerre des civilisations sont déjà gangrénés par ces mêmes fascismes, quand ils n'en sont pas les acteurs, et leurs propos occultent une vérité autrement plus sérieuse : l'éradication de la civilisation par la consommation mondialisée, normalisée, et, cette consommation, comme l'écrivait Pasolini, tend à produire « un monde inexpressif, sans particularismes ni diversités de cultures, un monde parfaitement normalisé et acculturé. » Il faudrait ajouter que dans ce monde « parfaitement normalisé », les femmes et les jeunes filles sont à la maison, strictement, et les petites filles jouent à la poupée et ne font pas de vélo dans la cour. Il suffirait pour s'en convaincre d'aller au rayon des jouets d'un supermarché.

Il faut donc s'arrêter, mieux regarder, mieux considérer, ce qui est fait aux femmes à travers le monde entier, et le considérer globalement, c'est à dire sur l'ensemble du globe, dans un même mouvement, dans un mouvement global. Dans une approche géographique, qui se voudrait une approche culturelle, et qui pour certains, seraient une approche civilisationnelle - ils ne savent pas ce qu'ils disent -, les atteintes aux droits des femmes seraient le privilège odieux et douloureux de certains pays, de certaines zones, de certains quartiers, et pour tout dire, de certaines cultures. Pensée facile sinon douteuse. Certes, là où l'on excise, là où l'on viole, là où l'on séquestre, là où l'on bat, où l'on enlève, ces lieux-là ne sont pas exactement équivalents aux lieux où l'on discrimine sur les salaires et où l'on réserve le rose aux petites filles, tout en leur promettant de supprimer le planning familial quand elles seront grandes. Il ne s'agit pas de dire que toute situation vaut toute situation. Ce serait stupide, et même, ce serait criminel. Mais il s'agit de considérer l'époque comme une époque, c'est à dire comme un tout, dans sa simultanéité. Je ne dis donc pas que c'est la même chose partout et que tout se vaut, par une forme de relativisme imbécile et coupable, mais je dis en revanche que tout cela se passe en même temps et que cela se passe maintenant.

Or, ce qui caractérise aussi cette époque, la nôtre, cette époque intermédiaire noircissante, c'est sa capacité technologique à considérer la simultanéité, la coïncidence, de tout fait avec tout autre fait, sur l'ensemble de la planète. Et, ce que l'on constate sur l'ensemble de la planète, c'est une sorte d'affaiblissement, d'amoindrissement, d'amenuisement de la condition faite aux femmes, et dans ce vaste mouvement, on trouve tout aussi bien les événements de la place Tahrir du Caire que les poupées Barbie.

Le mot arabe « Tahrir » signifie « Libération ».

Il est désormais connu mondialement pour évoquer la place du même nom, au Caire.

Le 25 janvier 2011, premier jour du rassemblement populaire sur cette place cairote, est considéré comme la date qui marque le commencement du « Printemps arabe ». Dans ce rassemblement, la jeunesse urbaine, celle des téléphones mobiles et des réseaux sociaux se montre pour ce qu'elle est, c'est à dire loin des clichés d'une propagande gouvernementale nassérienne à peine retouchée depuis les années 1950. Par un retournement de l'iconographie, les photographies du peuple rassemblé, agglutiné, rejoignent les tableaux des révolutions des siècles précédents, avant que le terme même de « Révolution » ne soit phagocyté par des régimes autoritaires et corrompus. Le

rassemblement de 2011 est mixte, comme l'étaient les rassemblements révolutionnaires historiques de France ou de Russie.

Le monde, qui adore les soulèvements populaires festifs, célèbre donc avec joie le soulèvement de la place Tahrir.

Deux ans et demi plus tard, en juillet 2013, se tiennent de nouveaux rassemblements contre le successeur du Président Moubarak, le Président Morsi, issu de la confrérie des Frères musulmans. Mais, entre 2011 et 2013, entre le Printemps arabe de la place Tahrir en 2011 et les émeutes de 2013, il s'est produit un basculement historique fondamental. En effet, le quotidien du soir, *Le Monde*, titre, comme ses confrères du monde entier :

> « Égypte : près d'une centaine d'agressions sexuelles sur la place Tahrir ces derniers jours. »

Cette date de juillet 2013 appelle une autre date, celle du 1er janvier 2016, à Cologne, cette fois, en Allemagne, entre la gare et la cathédrale. Le 5 janvier 2016, le même journal titre cette fois :

> « À Cologne, l'agression de dizaines de femmes lors du Nouvel An suscite l'indignation ».

Même s'il est à haut risque, il faut se résoudre au rapprochement de ces trois événements. Même si les commentateurs de l'extrême droite - mais pas seulement de l'extrême droite – effectuent ce même rapprochement comme preuve d'une supposée « guerre de civilisations », il faut faire ce rapprochement. Et je soutiens que c'est stupide et frauduleux d'évoquer une guerre de civilisations quand, de toute évidence, tous les protagonistes de ces scènes, en 2011, en 2013 et en 2016 vivent dans la même civilisation, et j'ajoute, dans la même culture, celle de la consommation globalisée de produits et d'images. Et les imaginaires des uns et des autres sont en contact permanent les uns avec les autres par les productions des industries culturelles massives.

Il faut rapprocher ces trois événements, non pour en tirer je ne sais quelle conclusion absurde et raciste, mais parce qu'ils se passent *en même temps*, et s'accrocher, dans l'analyse, à cette concomitance, et ne pas s'en éloigner.

Une image, une de ces images mondiales, reprise par les médias du monde entier, une de ces images qui naissent parfois sur les réseaux sociaux, retient l'attention : la manifestante de la place Tahrir avec un soutien-gorge bleu, au dénoté violemment explicite. Il faut voir et revoir cette image et la revoir encore pour la dépouiller de son signifié médiatique et la considérer en tant qu'image, et s'interroger vraiment sur sa notoriété. Devenue emblématique de la violence faite aux femmes en Égypte, elle est tout autant le témoignage de la brutalité policière, qui, ce jour-là, s'est exprimée sur les femmes et sur les hommes. La femme est frappée et tirée, c'est à dire comme enlevée, par une troupe d'hommes, certains avec des bâtons dressés. Elle est montrée en tant que proie, déjà blessée, qui sera achevée... et consommée.

Tout cela est bien dans l'image.

Mais, il est loyal d'affirmer aussi que, ce qui a fait le succès de cette image, c'est le soutien-gorge, c'est le soutien-gorge bleu. Ainsi, on peut supposer vraie l'assertion

suivante : cette photo a eu du succès parce que l'on y voit une femme en soutien-gorge. Sous son « abaya », cette femme portait un soutien-gorge.

Faut-il s'en étonner ?

Elle en portait un comme toutes les femmes égyptiennes en portent.

On ne voit pas pourquoi elle n'en aurait pas porté.

Alors, pourquoi ce succès ?

Je vois deux autres niveaux de lecture.

Le premier est d'emblée colonialiste sinon raciste. Sous leurs voiles, les femmes arabes ont des dessous sexy ! Esthétique classique de la houri aux sept voiles, qui entraîne immanquablement vers un second niveau de lecture, qui me semble être celui qui a fait la notoriété de l'image. Quoi ! Ces femmes voilées portent des soutiens-gorge bleus ! Et des jeans ! C'est très excitant ! Peut-être ! Mais alors dans un système iconographique machiste, voire pornographique. L'esthétique de la réception de cette image est une esthétique sexiste machiste. Si l'on évacue le soutien-gorge et le fantasme du soutien-gorge sous le voile, il n'y a pas d'image. Ainsi, cette image fonctionne malgré tout, fonctionne *seulement* dans un système sémiologique sexiste et colonialiste. Cette femme violentée malgré tout, et surtout, malgré celui qui la regarde, marque le passage d'une esthétique de la libération des femmes à une esthétique de la soumission des femmes.

Tout cela se passe place Tahrir, la place de la Libération.

Considérons ce qu'a été, une esthétique de la libération de la femme.

L'image qui vient à l'esprit, de façon automatique, c'est le tableau de Delacroix où la femme, pour être l'allégorie de la liberté, cette *Liberté guidant le peuple*, n'en est pas moins dépoitraillée. Marianne elle-même, selon les époques et les sculpteurs, est plus ou moins couverte, mais elle a toujours une forte poitrine. Allégorie de la République, mère nourricière, il n'en est pas moins vrai qu'elle a de gros nichons. L'esthétique de la libération n'échappe pas au système sémiologique machiste. Quand il s'agit de femmes, les caractères sexuels secondaires semblent nécessairement primer sur toute autre représentation. C'est d'ailleurs en cela que la proposition sémiologique des Femen est particulièrement subtile. Les Femen sont une prétérition, figure de style que Molière utilisa déjà pour son Tartuffe, lui faisant dire : *couvrez ce sein que je ne saurais voir.* Tartuffe avoue d'ailleurs, puisqu'il continue ainsi : *par de pareils objets les âmes sont blessées / et cela fait venir de coupables pensées*. Les Femen tordent, retournent puis pulvérisent par saturation le système sémiologique machiste qui, quelle que soit la situation, et même quand elle est aussi violente et cruelle que sur la place Tahrir, marchandise le corps de la femme. La femme serait nécessairement réduite à un objet libidinal pour un homme animal ne pouvant réprimer des instincts prédateurs ? Toute femme serait *une salope ?* Les Femen dénoncent le cliché séculaire en le sur jouant et inventant ainsi une esthétique contemporaine de la libération de la femme. Les Femen démontrent que brimer la liberté de mœurs, c'est d'abord brimer la libre sexualité des femmes, libération d'emblée assimilée à la révolution anticléricale et anti bourgeoise.

Et puis est arrivée la nuit de la Saint-Sylvestre 2015.

Les agressions contre des femmes entre la gare et la cathédrale de Cologne ont aussi fait la une des médias.

Elles ont d'emblée constitué un fait politique médiatique, c'est à dire un fait politicien.

Les commentateurs ont vite focalisé leurs commentaires sur la personne de la Chancelière Angela Merkel et sur sa politique d'accueil des réfugiés. Peu ont considéré qu'aborder ces faits par ce biais révélait une manière de voir le monde conforme à une pensée d'extrême droite.

De ce qu'il y a à dire, politiquement, sur ce que l'on appellera désormais l'Affaire de Cologne, il n'y a, je crois, pas mieux que ce qu'a écrit la sociologue Marieme Helie Lucas dans son article « De l'européocentrisme comme cache-sexe, et de l'art de la prestidigitation en politique[1] ». Elle y utilise la méthode fertile de la juxtaposition de faits - des agressions faites aux femmes - qui ne sont ordinairement pas mis en relation par les commentateurs, par peur, par idéologie, par habitude de pensée, par absence de pensée - ce qui est la même chose nous dirait Péguy - par lâcheté, et surtout par nécessité de continuer à propager une pensée machiste colonialiste.

Mais ce qui me frappe, moi, dans cette *Affaire de Cologne*, et ce qui me semble essentiel pour que ces événements *fassent* affaire, c'est l'absence d'images. Alors que tout ce qui se passe sur la planète semble être photographié et filmé en permanence par des téléphones mobiles, par des caméras de surveillance, par des drones, dans cette affaire-là, qui nous occupe et qui nous préoccupe, il n'y a pas d'images, il n'y a que des illustrations. Dans une société saturée d'images, l'absence d'images provoque en conséquence un trouble terrible, et surtout, laisse entièrement la place au fantasme.

Quelle image fantasmatique se substitue à l'image absente ?

Soudain, se dresse une scène orgiaque où des milliers d'hommes basanés en rut prennent à l'entrejambe et violent sur le parvis d'une cathédrale gothique des femmes blondes juchées sur des talons aiguille.

Cela excite qui ?

Cette image fantasmatique de la nuit de Cologne excite qui ?

Politiquement ?

Sexuellement ?

Elle naît de quelle industrie de l'image ?

Répondre à cette question, ce serait commencer à comprendre, non les faits, qui sont les faits, et que très largement j'ignore, mais l'impact fantasmatique de ces faits sur le corps social tels que retranscrits dans les médias. Quoi qu'il se soit passé cette nuit-là à Cologne, qu'il s'agisse ou non d'un complot de l'extrême-droite allemande alliée à une mafia locale afin de stigmatiser les réfugiés, ou qu'il s'agisse de crimes crapuleux précédés d'attouchements sexuels pouvant aller jusqu'au viol, commis par des hommes frustes et

[1] http://www.siawi.org/article10591.html

frustrés, il me paraît pour autant évident que l'image fantasmatique produite sur le corps social par les médias, image d'autant plus prégnante qu'elle ne se confronte à aucune autre image, il me paraît évident donc, que cette image fantasmatique est une image pornographique.

Il ne s'agit pas là d'un jugement moral, mais d'un propos critique.

Cette image médiatique présente mais absente est une image pornographique calquée sur les images pornographiques produites par l'industrie mondiale de la pornographie en ligne. Car, la mondialisation est aussi la mondialisation de la pornographie. L'uniformisation des modes de consommation, c'est aussi l'uniformisation de la sexualité comme consommation, donc l'uniformisation du fantasme, et ce fantasme est d'abord un fantasme masculin machiste. Dans l'imagerie pornographique, l'homme basané, arabe ou « latino », est sexuellement surpuissant, et la femme, blonde et épilée intégralement, une salope à qui l'on doit faire subir les derniers outrages. Depuis l'adolescence, à travers le monde entier, cette imagerie délétère est consommée en masse. Elle influe sur la sexualité. Elle influe sur l'économie libidinale des peuples. Elle vient avec *l'affaire de Cologne* de démontrer qu'elle peut aussi faire irruption dans l'économie politique d'un peuple. Une enquête[2] publiée par l'institut de sondages IFOP en avril 2014 révèle cette aliénation du fantasme par l'industrie pornographique et souligne que c'est sur les jeunes que cet impact est le plus fort. La conclusion de l'étude est limpide :

> « La consommation de pornographie en ligne est devenue un phénomène de masse dont l'impact sur la sexualité des Français ne se limite pas qu'au visionnage passif d'images pornographiques. Source de fantasmes et de diversification du plaisir conjugal, cette forme de production culturelle influence directement la vie sexuelle des Français : la forme de leurs rapports mais aussi de leurs organes sexuels semblant de plus en plus influencée par les codes et les scénographies de la pornographie. Indissociable d'un univers pornographique qui l'a popularisée ces dernières années, la pratique de l'épilation totale des poils pubiens illustre plus que toute autre l'influence de la culture « porn » et notamment sa capacité à imposer ses représentations du corps aux catégories les plus jeunes de la population. »

Mais, ce qui est encore plus surprenant, c'est que le commanditaire du sondage n'est pas une ligue de vertu, une association familiale religieuse, ou toute autre personne morale voulant pousser un cri d'alarme, mais une entreprise qui diffuse en ligne des films pornographiques et qui veut sans doute ainsi attester pour ses actionnaires du marché porteur sur lequel elle est assise. Une autre étude[3] réalisée par Similarweb, entreprise spécialisée dans l'étude du Web, souligne l'importance de la consommation de pornographie en ligne dans les pays arabes et place l'Irak et l'Égypte en tête du classement mondial pour la part du flux internet vers ce type de sites. Qu'en conclure ? Que les Arabes sont des obsédés sexuels ? Il faudrait alors aussi conclure que les indigènes d'Amérique étaient des alcooliques en puissance avant l'arrivée des occidentaux. Ce qui se passe me semble en effet de même nature. De la même façon que les Européens ont importé en

[2] http://www.ifop.com/?option=com_publication&type=poll&id=2609
[3] http://izitech.ma/2015/03/24/arabe-top-10-consommation-contenu-x/

Amérique l'alcoolisme et la syphilis, l'Occident importe dans ses colonies économiques des fantasmes dévoyés qui ont pour première vertu de doper la consommation, toute la consommation. Les imprécations des imams contre la masturbation n'y font sans doute rien, sinon accroître la culpabilité jusqu'à la morbidité.

Les événements de la place Tahrir du Caire en 2011, puis ceux, sur la même place en 2013, et enfin ceux de Cologne début 2016 marquent un changement d'époque, le basculement de l'époque. Les technocrates aiment à inventer des indicateurs sociaux. La dangerosité de l'espace public pour tout ou partie de la population est un de ces indicateurs, que l'on nomme « sécurité ». La dangerosité de ce même espace public pour la catégorie de la population « femme » est un sous-indicateur du premier. Le plus souvent, cet indicateur et ce sous-indicateur sont quantitatifs : nombre de crimes et de délits. Mais, cet indicateur peut aussi être qualitatif. Or, la qualité de l'espace public pour les femmes se dégrade singulièrement partout sur la planète. Est-ce une question de religions ? Est-ce l'Islam ? En apparence, certainement. Ce serait sot de nier que le retour des intégrismes musulmans dans des pays qui avaient connu des périodes où l'esthétique de la libération des femmes avait primé entraîne mécaniquement une dégradation de la qualité de vie des femmes dans l'espace public. Mustapha Kemal en Turquie, Gamal Abdel Nasser en Égypte ou encore Habib Bourguiba en Tunisie ont tous trois pris position contre le voile islamique. C'est que leur régime était d'inspiration marxiste, et que les marxistes ont toujours jugé que la lutte contre le cléricalisme passait par la libération des femmes de ce même cléricalisme. Mais, il faut bien considérer qu'au-delà des religions, bien au-delà, et de façon massive, ce qui joue contre les femmes et qui se joue contre elles, c'est l'assignation à une consommation « genrée » dont elles finissent pas être l'objet même, ce que Freud aurait appelé une réification de masse. Charles Péguy écrivait « il y a pour les peuples modernes de grandes vagues de crises (...) Et il y a des paliers, plus ou moins longs, des calmes, des bonaces qui apaisent tout un temps plus ou moins long. Il y a les époques et il y a les périodes. » Nous serions donc entrés dans une époque, dans une crise. Mais, il y a des crises qui portent des libérations, d'autres qui portent des aliénations, des réifications. 1848, le Printemps des peuples, était une crise de libération. La crise des années trente était porteuse de la plus douloureuse vague de réification des peuples que la civilisation ait connue. Celle des années soixante se voulait une libération. Force est de constater que les crises de réification ne sont jamais favorables à la condition des femmes. En prenant les choses à rebours, on peut même considérer que la condition faite aux femmes en temps de crise est un indicateur du type d'époque où l'on se trouve, où l'on bascule. Ce que nous dit la succession des événements de 2011 à 2016, c'est que l'on a espéré un *Printemps des peuples*, qui s'est appelé *Printemps arabe* et que ce printemps, dès 2013, s'était refermé dans la nuit de la réification des masses, la nuit de la réification massive, ce que 2015 aura confirmé de la façon la plus violente qui soit.

À qui profite le crime ?

Qui a intérêt à ce que le patriarcat demeure, voire qu'il se renforce ?

Qui a intérêt à présenter l'organisation patriarcale violente de la société comme l'état naturel de la société, et la libération des femmes, et donc la libération des mœurs, comme une perversion ?

Trouver le bénéficiaire, c'est trouver le coupable.

En 1973, Pasolini commente l'émoi que suscitent dans la presse italienne les slogans publicitaires pour des jeans de marque « Jesus » : « Tu n'auras pas d'autre jean que moi » et « Qui m'aime me suive ». Certains ont feint de croire que Pasolini était devenu réactionnaire. Au sens premier du terme, c'est à dire, en un sens anhistorique, c'est vrai. Pasolini réagit, non pas au supposé blasphème, mais à la sécularisation de la société par la consommation et par son bréviaire publicitaire. En 2015, le mot « blasphème » évoque d'autres événements que les imprécations convenues d'un quotidien catholique. Aucun commando n'était alors venu assassiner les créatifs de l'agence de publicité. Mais, cette publicité s'inscrivait dans un contexte général de libéralisation des mœurs, mais aussi dans celui où la comédie musicale « Jesus-Christ Superstar » soulignait la compatibilité des évangiles avec la culture « Peace & Love » - ou l'inverse -. Avec le recul de quarante années, on peut aussi penser que Pasolini avait raison de voir un coup de force de la consommation, mais que ce coup de force disait plutôt aux Italiens que la consommation est compatible avec le catholicisme, comme le sont aussi les lazzi machistes et la marchandisation du corps féminin. Le véritable blasphème aurait été d'appeler les jeans en question « Marie » et d'utiliser un slogan lié au culte marial. La société italienne se serait embrasée de cette insulte faite à la Sainte Mère, donc à toutes les mères italiennes. Car, c'est aussi un point commun des cultures patriarcales que de sanctifier la maternité tout en aliénant les femmes.

« Toutes sauf ma mère » dit aussi le slogan des jeans Jesus.

Jusque dans les années soixante, les petites filles jouaient avec des poupées qui étaient des poupons, qui étaient des bambins. Puis apparaît la poupée-mannequin, qui est une poupée au corps d'adulte. Si le modèle le plus célèbre de ces poupées est la poupée Barbie, la première est née en Allemagne, près de Nuremberg, associée au journal Bild, sous le nom de *Bild Lilli*, à la fin des années cinquante. Mais à cette époque, Nuremberg était en zone américaine. Ce n'était pas la première poupée à corps d'adulte de l'histoire de la poupée, mais c'était la première de l'histoire de la consommation de masse. Avec la poupée-mannequin, la petite fille - car ce sont les petites filles qui sont assignées à jouer à la poupée - passeraient d'un apprentissage du statut de mère, qui pouponne, à l'apprentissage du statut de femme.

Pas vraiment ! Car Barbie, même dotée d'un Ken, n'a pas de sexualité car, tout autant que Ken, elle est dépourvue d'organes génitaux.

Barbie, tout autant que Ken, n'a que des caractères sexuels secondaires, mais ceux-ci sont surdimensionnés : la taille mannequin, les cheveux longs et, à l'origine, blonds, et la forte poitrine des starlettes de ces mêmes années.

Quel apprentissage s'agit-il alors de proposer aux petites filles ?

Celui de consommatrice.

Barbie va évoluer avec le temps qui passe. Elle va exercer de nombreux métiers. Elle va devenir noire et asiatique. Le fabricant Fulla produira un modèle voilé qu'il ne sera pas possible de déshabiller. Barbie abandonnera même, et c'est tout récent, ses formes impossibles, accusées d'encourager l'anorexie des adolescentes, pour des formes plus rondes. Mais deux choses ne changent pas : Barbie consomme et n'a pas d'organes sexuels. Elle peut avoir une vie maritale, affective. Barbie peut faire semblant

d'embrasser. Elle peut dormir avec Ken. Il ne se passera rien. La femme idéale est une femme blonde, épilée intégralement, sans organes sexuels et que l'on trouve au supermarché, avec un voile ou non. Ainsi, entre les photographies de la place Tahrir de 2011 et la photographie dite « du soutien-gorge bleu » de 2013, il y a ce basculement esthétique, qui est un basculement politique. En 2011, les femmes de la place Tahrir sont photographiées dans une esthétique de la libération, c'est à dire une esthétique révolutionnaire qui renvoie à la peinture académique française du dix-neuvième siècle, puis à la peinture et à la photographie soviétiques. La photographie de 2013 est polysémique, mais ce qu'elle dit *aussi*, c'est que la consommation est sous la burqa, que Barbie est là, *aussi*, assumant une forme de totalité qui est un totalitarisme. Les slogans de la marque de jeans « Jesus », en 1973, plagiaient les commandements bibliques. Plus de quarante ans plus tard, la consommation comme nouvelle idole mondiale semble ajouter un onzième commandement, fatal, qui serait : « Tu ne m'échapperas point ».

Au moment de refermer ce texte, je me souviens de ce que la femme de l'un des terroristes des attentats de Paris de novembre 2015 racontait à l'une de ses amies pour vanter sa vie à Mossoul, en Irak. Elle y décrivait des objets de consommation courante, un confort « moderne ». Que voulait-elle dire vraiment ? Peut-être qu'il n'y avait rien d'exotique à vivre à Mossoul, que cela ressemblait à la vie dans une banlieue de n'importe quelle ville européenne, que, même en Irak, la consommation ne l'avait pas quittée. Et j'imagine cette femme, cette jeune femme, tout aussi endoctrinée que son compagnon kamikaze, attendant toute la journée sur un mauvais canapé dans un appartement poussiéreux, gardant en souvenir, sous son voile intégral, un soutien-gorge bleu, acheté dans le souk, dans une boucle terrible qu'elle ne perçoit plus.

Pierre OUDART – février 2016